

Taranis se déchaînait. Le vent du sud lançait avec violence les lourds convois de nuages noirs les uns contre les autres. Les éclairs illuminaient par intermittence les arbres torts qui se courbaient et se redressaient comme des fouets rageurs. Le tonnerre roulait continuellement se répercutant en échos d'une colline à l'autre. L'Ouvèze ⁽¹⁾, qui, il y a trois jours, lézardait paresseusement, se métamorphosait en un torrent impétueux et ravageur charriait d'énormes troncs d'arbres, arrachés en amont, et les précipitait dans un fracas assourdissant contre les rochers du défilé qui étranglait la plaine.

Imperturbable, indifférent à la colère divine, Rix, chevauchait les yeux fixés sur les oreilles mobiles et attentives de son cheval. La pluie frappait horizontalement et dégoulinait le long de son corps pourtant bien protégé par sa pelisse en peau de daim, enduite de graisse de sanglier, qui, descendant jusqu'à ses pieds, recouvrait en partie la croupe de sa monture.

Qu'il neige, qu'il pleuve ou qu'il vente, dès son plus jeune âge, il avait pris l'habitude de braver les éléments, d'abord par défi, ensuite par goût. Il aimait se mesurer aux forces de l'univers, il les intégrait, alors il se dédoublait. Une partie de lui-même restait en éveil prête à réagir à un événement imprévu, l'autre partie s'isolait pour plonger dans de profondes méditations. Sa confiance en Thor, son cheval, était totale. Depuis sept ans qu'ils vivaient ensemble, chaque heure de chaque jour, l'un et l'autre se communiquaient immédiatement la plus infime réaction anormale. Les mouvements alternatifs des oreilles, amplifiés par les hochements de la tête, de son compagnon étaient d'une incroyable précision. Il captait, sans ralentir son allure, à une distance incroyable, le déplacement d'un lapin, d'un oiseau ou même d'un rat traversant le chemin ou se faufilant à travers des buissons. Lorsque le signal perçu était inquiétant, marquant un imperceptible temps d'hésitation inquiète, il portait haut son cou musculeux d'entier et mettait sa queue en panache. Aussitôt, Rix, abandonnant le cours de ses pensées, suivant la mire des petites oreilles pointues, repérait l'évènement et agissait en conséquence.

Woor, son loup apprivoisé, suivait ou précédait. L'entente avec l'homme et le cheval était parfaite. Souple et silencieux, son flair, renforcé par un sixième sens propre à son espèce, renforçait la vigilance et tranquillisait ses compagnons. Chasseur émérite, il ramenait souvent un lapin, un faon ou un gibier de son choix. Lorsque cela devenait nécessaire, obéissant instantanément à un ordre de son maître son attaque était foudroyante. Nombre de brigands avaient payé de leur vie une agression qu'ils croyaient sans risques.

Rix était noble d'origine. Son père, le dernier descendant de Dumnorix ⁽²⁾, était un chef Eduen sans pouvoir. Depuis la conquête de Jules César, les Gaules, soumises à la loi romaine, avaient été découpées en territoires placés sous l'autorité de préfets. Les Gaulois étaient devenus des Gallo-Romains qui, tout en conservant la plupart de leurs traditions ancestrales, avaient adopté tous les avantages procurés par l'ordre et l'organisation de leurs conquérants. L'individualisme forcené de la multitude des tribus avait fait place à une sorte d'unité nationale cimentée par la loi et la langue des fils de la louve. Néanmoins, si les dialectes et certains droits coutumiers persistaient, les vainqueurs, qui d'habitude adoptaient les dieux des pays vaincus, soit disant

horrifiés par les sacrifices humains imposés par les rituels de la religion druidique, avaient formellement interdit la pratique de celle-ci. Officiellement, il n'y avait plus de Druides. En réalité, leur savoir immense, que la coutume interdisait de consigner par écrit, était toujours transmis oralement de maître à élève.

Les combats fratricides étaient fréquents, le Gaulois avait le sang chaud !

Rix venait d'avoir quatre ans lorsque son père laissa la vie à l'issue d'un duel pour une question d'honneur. Son éducation fut alors confiée à un oncle, Divix, Druide occulte (3), avec lequel il acquit, tout en pratiquant les arts de la guerre, une solide culture.

Il avait tout juste quinze ans lorsqu'ils réalisèrent un voyage initiatique dans le sud de la Gaule afin de visiter les sanctuaires, ou du moins ce qu'il en restait, de Vasio, de Beaumont, du Groseau, d'Alpuna (4), d'Entremont et de Roquepertuse.

Il avait trouvé ce pays surprenant par ses paysages et par les coutumes de ses habitants d'origines variées. Aux indigènes du pays, Salyens, Cavares, Voconces et Ligures, s'étaient intégrés de nombreux envahisseurs grecs, romains, burgondes, goths...de confessions polythéistes, chrétiens orthodoxes et, plus récemment des ariens, qui formaient un curieux mélange d'où le druidisme était exclu. Seuls, les quelques sanctuaires abandonnés, qu'il avait visités témoignaient encore de son antique présence.

Et puis, il y avait ce ciel dont la coquille bleue, brûlée par les soleils d'été, s'hypertrophiait démesurément dans l'espace et dans le temps. Et puis, il y avait ces forêts de chênes, verts, pubescents ou nains, entrecoupés de pinèdes ou d'espaces désertiques où les herbes aromatiques foulées exhalaient des senteurs acres et enivrantes.

Après deux années de voyage, de retour au pays, il intégra un corps de cavalerie mais supporta mal l'autorité suffisante et méprisante des Romains. Cinq années durant il participa au contrôle des limes pour endiguer les infiltrations incessantes des hordes germaniques. Le décès de son oncle le décida à abandonner l'armée. Ces combats ne le concernaient pas, son peuple avait perdu son identité en courbant définitivement la tête sous le joug de son ennemi héréditaire. Il se battait donc pour une cause, politique et religieuse, qui lui échappait totalement.

Décidément, il avait, tout au fond de son cœur, la nostalgie de cette province du sud soumise aux soleils brûlants de l'été, aux vents glacials de l'hiver et aux pluies diluviennes accompagnées d'orages assourdissants déclenchés par Taranis (5).

Sa destination première serait donc Vasio (6), la capitale des Voconces. Prévoyant un long voyage, peut-être sans retour, il prépara soigneusement son paquetage. Une braie, une large saie et une cape pour le départ. Dans un sac, en peau de sanglier, sanglé sur la croupe de son cheval, il plaça une longue pelisse à capuchon en daim, bien graissée, pour se protéger de la pluie. Pour combattre le froid, un ensemble braie-tunique en peau retournée de lynx. Comme arme il choisit sa longue épée, un coutelas, une hache à double tranchant, un arc et un carquois rempli de flèches.

Empruntant des voies secondaires qui traversaient d'immenses forêts, des clairières et quelques champs cultivés par les indigènes du pays, son voyage jusqu'à Vasio se fit sans incidents majeurs. Cependant, chaque fois qu'il abordait un village pour acquérir du froment pour compléter son menu journalier fait de gibier, champignons, baies,

fruits sauvages et salades des prairies, il constatait que la première réaction des habitants était de s'enfuir. La plupart avaient été attaqués par des hordes de Burgondes qui venaient de s'emparer de Lyon. En empruntant la vallée de la Drôme ce sont les goths qui, infiltrant irrésistiblement les territoires du sud, laissaient derrière eux des cadavres, des femmes violées, des orphelins condamnés à mourir de faim, des villages ruinés ou incendiés.

La *pax romana* n'était plus qu'un lointain souvenir.

L'empire romain d'Occident était sur le point de succomber. Ses armées, composées essentiellement d'auxiliaires étrangers, étaient insuffisamment nombreuses et puissantes pour opposer une résistance efficace aux envahisseurs barbares. Anthémius, le gendre de l'empereur d'Orient, était devenu empereur d'Occident. Il tenta, en vain, de s'opposer aux troupes du roi Wisigoth Euric. Ce dernier, rompant le *foedus* ⁽⁷⁾ avec Rome, s'empara de la péninsule ibérique. Désormais, son royaume s'étendait de l'Espagne jusqu'à au sud de la Loire ; libéré de la tutelle romaine, il ne payait plus d'impôt et ne fournissait plus de soldats à l'armée romaine.

Effrayé de voir ses territoires fondre comme une peau de chagrin, Anthémius décida d'enrayer cette conquête fulgurante en envoyant en Provence une armée commandée par son fils Anthémiolus, hélas, elle fut anéantie dans les environs d'Arelate *sextanorum* ⁽⁸⁾. L'hégémonie romaine voulue par César avait cessé.

Parti à l'aube de Vasio où il avait visité les ruines du sanctuaire consacré à Bélisama, déesse de la guerre en temps de guerre et des sources en temps de paix, Rix avait réalisé à quel point la puissance romaine avait œuvré pour éradiquer non seulement les sites sacrés des Gaulois mais aussi tout ce qui faisait l'originalité de leur culture. Sournoisement, mais avec une efficacité redoutable, elle avait contraint l'ensemble des tribus à adopter un mode de vie dicté par des lois contraignantes indignes des peuples libres et fiers qui occupaient la Gaule avant la conquête.

L'empire se fissurait dangereusement sous la pression des Goths qui du coup devenaient un danger autrement redoutable. De toutes les façons, les anciens peuples ne pouvaient que subir, car, trop romanisés, ils n'avaient plus de chefs, de l'envergure de Vercingétorix, capables de fédérer les meilleurs guerriers qui, depuis longtemps, s'étaient engagés comme mercenaires dans les armées des pays qui payaient bien.

Il secoua la tête d'un geste rageur pour chasser de son esprit ces visions humiliantes. Désormais il vivrait seul et maître de lui-même.

Vasio avait été épargnée par la dernière déferlante des hordes gothes. Mais, parfaitement au courant des invasions meurtrières qui soumettaient progressivement la Provincia, le préfet de région, conscient que Rome ne lui ferait pas parvenir les secours qu'il avait réclamés, ne cessait de renforcer ses structures défensives et complétait l'insuffisance numérique de ses troupes en équipant tous les hommes de la population capables de porter les armes. Rix estima encore une fois que ce combat n'était pas le sien.

Il chevauchait, depuis environ deux heures, sur la voie romaine qui reliait Vasio à *Carpentoracte meminorum* (9), la cité de la peuplade des Meminis, réputée pour ses artisans qui fabriquaient les meilleurs chars de la Gaule.

Cette voie longeait un aqueduc enterré qui alimentait Vasio en eau potable (10). A intervalles réguliers, il apercevait les petits dômes légèrement surélevés qui permettaient le curetage du canal. La pluie tombait moins fort mais les fureurs de l'orage se répercutaient dans les étroites vallées qui convergeaient vers le petit fort de *castrum ferum* (11), perché sur un étroit promontoire rocheux. Il contrôlait l'accès au sanctuaire de Graselos. Cette divinité locale était la gardienne de la source qui jaillissait des six blessures faites, selon la légende, par la foudre de Taranis sur les flancs du *Mons Vintur*. Cette montagne, de forme pyramidale tirait son nom d'une antique divinité celte qui, installée sur le sommet le plus haut, était susceptible de voir tout ce qui se passait dans l'univers environnant.

Evitant le castrum, il obliqua vers le nord et emprunta un sentier qui cheminait en pente douce sous des chênes verts multi centenaires. Parvenu au pied du *Belmontum* (12), colline de forme arrondie, son cheval ralentit l'allure cherchant où poser les sabots dans un chemin défoncé par de profondes ornières gorgées d'eau qui témoignaient du passage de chars lourdement chargés. Il se souvint du charroi intense, qu'il avait rencontré ici même en compagnie de son oncle, qui provenait d'une carrière, profondément entaillée dans une falaise calcaire. Cette exploitation fournissait des blocs équarris destinés aux chantiers de construction de Vasio. Etait-ce l'angoisse de voir surgir des hordes de barbares ? La carrière paraissait abandonnée.

Depuis le matin, il n'avait rencontré âme qui vive, aucun cavalier, aucun piéton, aucun convoi, sur cet axe jadis si fréquenté.

Rix se laissa glisser à terre, Thor souffla bruyamment et s'ébroua, de la tête au pied, comme pour témoigner de son soulagement. Woor s'allongea aussitôt, la tête haute et les oreilles pointées vers son maître qui entreprit de faire une série d'étirements pour soulager ses muscles engourdis. Après avoir caressé la tête du loup et flatté l'encolure de son cheval, il s'engagea, à main gauche, sur un étroit sentier escarpé qui grimpait sur le flanc de la colline. Thor lui emboîta le pas et Woor, après quelques secondes d'hésitation, se décida à former l'arrière garde. Manifestement, le sanctuaire qu'il recherchait, avait dû être abandonné depuis plusieurs années car des argéras et des chênes Kermès piquants, de jeunes pins et des érables recouvraient la piste. Il dut dégainer son épée pour pratiquer un passage à ses compagnons qui manifestaient à leur façon leur réprobation d'être obligés de subir les morsures d'une végétation particulièrement hostile.

Ils parvinrent enfin sur un petit plateau à l'extrémité duquel le lieu du culte avait été aménagé au pied d'une protubérance rocheuse qui lui servait d'abri. Le toit rudimentaire, jadis fait de branchages, était effondré. Trois murets de pierres sèches, formant un U trahissaient la présence de ce qui fut le sanctuaire très ancien de la déesse de la fertilité à la belle poitrine : *Subroni Sumeli*.

Rix sentit monter en lui un sentiment de révolte en constatant, une fois de plus, l'abandon d'un site religieux antique, pourtant vénéré pendant des années peut-être des siècles, au profit des divinités romaines. Où donc étaient passées les trois statues qui

étaient encore présentes lors du pèlerinage qu'il avait entrepris jadis avec son oncle Divix ⁽¹³⁾?

Il enleva d'un geste rageur l'amoncellement des branches, puis, à genoux, il entreprit de gratter le sol mais il ne mit au jour qu'une dalle en calcaire. Découragé, il allait se redresser lorsqu'il aperçut, entre le socle et un genêt, un morceau de pierre grise équarrie qui dépassait du sol. Il saisit son épée et dégagea la terre. Progressivement il vit apparaître la base d'une statue. Il dégagea ensuite les deux autres, elles étaient bien là, quelqu'un, sans doute un fidèle désireux de protéger du vandalisme ces divinités abandonnées, avait dû les enterrer en signe de respect les unes à côté des autres dans un linceul de terre. Avec application, il les disposa sur le socle dans l'ordre où il les avait vues pour la première fois.

Selon son oncle, il s'agissait d'un culte local très antique qui prônait les valeurs du couple et de la fertilité.

La première divinité était masculine, elle représentait un homme dressé dont les pieds joints reposaient sur un socle carré. Les jambes serrées, le bras droit allongé, collé le long du corps ; le bras gauche, également serré le long de son torse avec son avant-bras projeté vers l'avant, à angle droit, au niveau de la taille, la main rabattue vers l'estomac. Le buste, qui avait été décapité, portait une fine cordelière en guise de ceinture. Il s'agissait vraisemblablement du dieu protecteur, peut-être un Teutatès ⁽¹⁴⁾ de la peuplade qui occupait autrefois la région.

La seconde, plus petite, représentait une déesse nue en train d'accoucher ; les jambes très écartées, le bras gauche replié sur un ventre dilaté, la main appuyée sur celui-ci. Le bras droit également replié sur le ventre mais au-dessus de l'avant-bras gauche, comme pour protéger, entre ses deux mains, l'enfant qu'elle portait. La tête, volumineuse, dépourvue de cou individualisé, légèrement relevée, avec ses deux yeux ronds et une bouche esquissant un rictus étonné, paraissait implorer le ciel.

La troisième statue représentait la même déesse-mère après l'accouchement, revêtue d'un pagne, et tenant dans ses bras le bébé qui venait de naître.

La découverte de cette scène touchante, qui résumait toute l'humanité avec sa force et sa fragilité, l'avait bouleversé et la voix grave et vibrante de son oncle décryptant pour lui, alors adolescent, les signes de ce triptyque avait fait naître un trouble profond qui ressemblait étrangement à de l'angoisse.

Pourquoi l'homme se complaisait-il dans les guerres, les mutilations, les viols ? Pourquoi générait-il tant de souffrances à ses semblables au lieu de mettre son intelligence au service du bien et de la fraternité ?

Ceux qui avaient imaginé de fixer dans la pierre cette scène, symbole de la sérénité humaine, ne pouvaient pas être des barbares. Sans doute, trop de douceur et trop d'amour se dégageaient de ce sanctuaire, les hommes qui l'avaient abandonné avaient donc oublié ces valeurs premières ? Quelle dérision !

A grands coups d'épée, il tailla dans un érable quatre piquets, et confectionna un toit de branchages. Satisfait, il recula d'un pas pour contempler le sanctuaire ressuscité, les divinités pouvaient à nouveau contempler la lumière, il espérait qu'elles sauraient à nouveau convaincre ceux qui parviendraient jusqu'à elles des valeurs qu'elles représentaient.

Il saisit la longe en cuir tressé de Thor et l'obligea à faire demi-tour lorsque le soleil, brusquement libéré des nuages, fit son apparition illuminant le paysage de ses rayons obliques, comme pour consacrer la cabane restaurée. Il se retourna et vit une barre de ciel bleu qui occupait l'horizon de l'ouest. Ce signe lui réchauffa le cœur. Il contempla longuement le spectacle fascinant de cette couverture végétale aux couleurs bariolées de l'automne à dominante ocre. Les érables en particulier avaient revêtu une parure où les jaunes, clairs et foncés, se mariaient aux carmins les plus vifs. Un immense arc en ciel se développa lentement pour placer une couronne multicolore scintillante sur la nature enfin apaisée.

Woor paraissait agité, il levait bien haut la tête, les oreilles en arrière, sa truffe noire et humide mobile s'activait à décrypter des odeurs que lui seul était capable d'interpréter. Soudain, sa fourrure se hérissa de la tête à la naissance de la queue. Il ne retroussa pas ses babines pour montrer ses formidables crocs comme il avait l'habitude de faire lorsqu'il détectait un danger.

Rix comprit qu'il venait de détecter un gibier. Il l'arrêta d'un geste pour qu'il ne parte pas en chasse tout seul, car lui aussi avait faim. Il enroula la longe du cheval à une branche basse, dégagea son arc dont il ajusta la fine corde en tendons tressés, saisit une flèche dans son carquois et suivit le loup qui entreprit de suivre le chemin d'odeurs.

Leur technique de chasse était parfaitement au point. Avant de s'élancer, le fauve jetait un regard rapide sur son maître, si celui-ci hochait la tête, il partait seul de son trot souple et silencieux. Si Rix levait la main, il comprenait immédiatement qu'ils chasseraient ensemble. Alors, il adoptait une allure que l'homme pouvait suivre.

Ils descendirent silencieusement la pente de la colline, lorsqu'ils rejoignirent le chemin de charroi, Woor, tout en regardant vers l'ouest, se dirigea résolument vers la direction opposée. Un vent froid venant de se lever, instinctivement il fit un détour pour que son odeur ne soit pas captée par le gibier. Longeant une petite falaise au pied de laquelle coulait un petit ruisseau, il se faufila dans un bois de saules et de peupliers aux feuilles tremblantes puis, se couchant de tout son long, les babines retroussées, sans proférer aucun son, il s'immobilisa les oreilles dressées les yeux rivés vers une proie invisible.

Rix, lui aussi accroupi, se releva lentement et aperçut, à une trentaine de mètres une harde de chevreuils, quatre biches et deux mâles, qui se désaltéraient dans une aiguade, au milieu d'une clairière. Nez au vent, les mâles paraissaient inquiets. Puis, dans un ensemble parfait, ils se tournèrent en direction de l'est, marquant un temps d'arrêt.

Aussitôt Rix décocha sa flèche qui pénétra au défaut de l'épaule d'un grand mâle. Poussant un cri rauque l'animal fit un bond désespéré mais, à peine était-il retombé que Woor le saisissait à la gorge et le renversa dans l'eau boueuse. L'animal tenta vainement de se débattre en détendant convulsivement ses pattes de derrière qui soulevèrent des gerbes d'eau. La mâchoire du loup avait broyé la trachée-artère, indifférent à la souffrance de sa proie, il accompagna les derniers soubresauts en secouant la tête d'un geste rageur. Rix s'approcha et s'assit sur un rocher, détendit son arc et le posa à côté de lui. Il contempla le loup qui n'avait toujours pas desserré sa prise. Il savait qu'il ne pourrait s'approcher de la dépouille que lorsque le fauve lui en donnerait la permission. Il sortit son coutelas, sa pierre à aiguiser et deux lanières de cuir. Avec application il affuta la lame sur la pierre, dans un sens puis dans l'autre, ensuite, il la lissa sur un morceau de cuir épais. Woor lâcha enfin sa prise et se

redressa en se léchant soigneusement le sang qui rougissait ses babines tout en regardant dans la direction où le reste du troupeau avait fui. Il donna quelques coups de dents sur le ventre tendu du chevreuil puis le saisit par une patte de derrière et s'arque bouta pour le sortir de l'eau. Satisfait, il s'étendit à côté de sa proie. Cette attitude indiquait à l'homme qu'il pouvait s'approcher. Ce dernier, d'une voix calme, félicita longuement son compagnon. Il savait l'effet apaisant du langage articulé et, à chaque fois, il observait le même rituel en signe de respect. Le loup bailla et fixa sur son maître son regard jaune qui brillait à travers la fente de ses paupières à demi fermées. Rix ligota une patte arrière du chevreuil au dessus du sabot puis souleva l'animal et fixa la lanière en cuir à une branche de chêne vert à peu près horizontale. Il fit la même chose avec l'autre patte.

La préparation d'une flèche nécessitant beaucoup de temps et de précision, la priorité fut en premier lieu de récupérer celle qui avait tué l'animal. D'abord parce qu'elle ne s'était pas cassée, ensuite parce qu'elle avait atteint son but. La superstition prévalant, elle avait fait ses preuves, il pourrait donc l'utiliser à nouveau avec succès. Avec précaution, il dégagea les barbillons de la pointe, la nettoya dans l'eau, la sécha et la remplaça dans son carquois.

Saisissant son coutelas, il fendit la peau du ventre de l'animal de haut en bas et, d'un geste rapide et précis, fit tomber les viscères fumants. Woor s'en empara et, se mettant à l'écart entreprit de les avaler sans mâcher.

Le crépuscule décolorait le ciel, il se hâta de dépecer la peau sans l'abîmer, demain il la raclerait puis il la tannerait, ensuite il l'échangerait ou bien il se confectionnerait un vêtement ou plus probablement un sac.

Un hennissement aigu lui rappela que Thor commençait à s'impatienter. La nuit tombant, la peur ancestrale des loups le gagnait et il devenait nerveux lorsqu'il se sentait seul et, de surcroît, attaché. Au pas de course, il rejoignit son cheval qui à sa vue s'ébroua de plaisir et encensa de la tête, il dénoua sa longe et l'entraîna vers l'aiguade. Woor qui était en train d'avalier le foie, un morceau de choix, les regarda à la dérobée tout en continuant son festin. Après avoir enlevé la selle, la croupière et la sous-ventrière, il entrava les pattes avant de Thor afin qu'il puisse brouter l'herbe qui poussait sur les rives du ruisseau. Aussitôt détaché, celui-ci se roula dans la mare boueuse, délice de tous les chevaux surtout lorsqu'ils ont supporté le poids de leur cavalier pendant de longues heures.

Rix renonça à faire du feu, tout était détrempe, impossible de trouver du bois sec. Le vent du nord montait en puissance et dans un ciel sans nuages la lune dispensait sa lumière d'ivoire.

Sur un rocher plat il étala un édredon de feuilles encore humides, puis il plaça par-dessus sa longue pelisse à capuchon en daim, bien graissée, et revêtit son ensemble braie-tunique en peau retournée de lynx. Il sortit de ses sacoches un morceau de viande fumée et quelques noix. Il mastiqua très lentement, comme à son habitude, pour en exprimer toute la saveur. Un met aussi frugal que celui-ci, accompagné de fruits secs, valait toutes les recettes des meilleurs cuisiniers romains.

Un concert lointain de hurlements de loups qui se répondaient signalait qu'une meute venait de partir en chasse. Aussitôt, Woor s'assit, dressa son museau vers les étoiles et

entama toute une série de vocalises d'intensités décroissantes. Estimant, sans doute, la distance de ses congénères trop importante, il s'étendit de tout son long, le museau entre les pattes, repus, il aspirait à se reposer.

Souvent, la nuit, lorsque Rix avait établi son campement, il disparaissait pour ne reparaitre qu'au petit matin. Parfois, lorsqu'il flairait les effluves d'une louve, ou même d'une chienne en chaleur, il lui arrivait alors de s'absenter plusieurs jours. Invariablement, il retrouvait la trace de l'homme et du cheval qui avaient continué leur chemin. Leurs retrouvailles témoignaient de leur attachement réciproque. Le loup galopait autour du cheval en cercles de plus en plus étroits, Rix frappait dans ses mains et d'un bond le fauve atterrissait en souplesse sur ses jambes et lui léchait le visage avec fougue. Thor effectuait quelques ruades, pour protester contre ce surcroît de poids qu'il savait pourtant éphémère, puis reprenait son trot de croisière.

Long-jointé, l'étalon ne fatiguait pas son cavalier, de son allure souple et suspendue il absorbait sans à-coups les dénivellements des sentiers les plus défoncés. Conscient de posséder un cheval exceptionnel, l'Eduen, grand cavalier comme tous les Eduens, ménageait sa monture chaque fois qu'il le jugeait nécessaire. C'est ainsi qu'il descendait de cheval lorsque la montée était trop abrupte ou la descente trop prononcée. Régulièrement, il inspectait les sabots, qu'il rognait si nécessaire ou inspectait les paturons pour prévenir l'apparition de mollettes. Lorsque l'étape avait été trop éprouvante, le soir, au bivouac, il appliquait sur les jambes du cheval un cataplasme de boue qui en séchant décongestionnait les tendons.

Suffisamment restauré, il se calfeutra dans sa pelisse dont il rabattit le capuchon pour se protéger de l'humidité. Attiré par la carcasse du chevreuil, un hibou grand-duc se posa silencieusement à la cime de l'arbre. Woor, qui paraissait assoupi, bondit en direction du rapace et fit claquer sa mâchoire d'un bruit sec, l'autre repartit aussi silencieusement qu'il était venu.

C'est un vent du nord, froid et soufflant en rafales, engendré par Borée ⁽¹⁵⁾, qui le réveilla alors que les premiers rayons du soleil éclairaient timidement le haut de la falaise. La dépouille du chevreuil était toujours pendue à l'arbre, Thor s'appliquait à détacher des lambeaux d'écorce d'un saule, Woor se léchait consciencieusement les pattes.

Il fallait faire du feu pour fumer le chevreuil. Le vent avait séché les branches mortes d'un peuplier, l'Eduen eut vite fait d'en ramasser une bonne brassée qu'il disposa en faisceau. Il fit une pelote de chaumes de graminées qu'il disposa à la base du faisceau, du côté où le vent soufflait, puis sortit d'une sacoche une petite boîte en bois à l'intérieur de laquelle se trouvait son briquet à silex et de l'étoupe bien sèche. Attisé par la bise, le feu dévora l'herbe puis s'attaqua aux branches sèches, puis, il l'alimenta avec tout le bois, même un peu humide, qui se trouvait sur le sentier. Quand la température fut suffisamment élevée il rajouta des troncs d'arbre et obtint enfin le foyer qu'il désirait.

Détachant le chevreuil il récupéra les épaules, les gigots et les côtelettes qu'il enfila sur des branches vertes et les disposa à une distance adéquate du feu. Il lança les extrémités des membres et le cou à Woor qui s'éloigna à quelques dizaines de pas et entreprit de broyer les os avec délice. Enfin, il détacha la tête du chevreuil et alla déposer le trophée pourvu de ses bois au pied des statues du sanctuaire. Bien que

n'étant pas représenté dans ce lieu de culte, il était convaincu que Cernunos serait content car il appréciait les offrandes d'andouillers et de bois de cervidés.

A l'aide de lanières en cuir, il tendit la peau entre deux arbres et entreprit d'enlever les lambeaux de chair qui adhéraient encore. Cette opération réclama deux bonnes heures. De temps en temps il dégustait un petit morceau de gigot ou d'épaule. Quand la viande fut prête il l'emballa avec soin, Woor et lui avaient une réserve de plusieurs jours de nourriture, ils pouvaient repartir.

Il fit à pied le chemin qui menait à *Castrum ferum*. Il contourna la fortification perchée sur son étroit promontoire rocheux et se dirigea résolument vers le sud. Le chemin montait en pente douce, ils dominèrent une large vallée fermée par un plateau très boisé dont on pouvait distinguer des murailles et des pierriers. Parvenu au col il aperçut un parti de voyageurs apparemment harassés, affalés au pied d'un sanctuaire dédié à Teutatès (16, 14). Dès qu'ils aperçurent le guerrier à cheval suivi d'un loup, l'affolement gagna la troupe qui tenta de se réfugier dans le bois qui coiffait la colline. Rix, descendit de cheval, leur fit un signe d'apaisement et s'adressa à eux en latin.

- N'ayez pas peur, cria-t-il, je suis un voyageur comme vous, je ne vous veux aucun mal, revenez !

Un vieillard, qui n'avait pas pu suivre ses compagnons, se retourna. Il était squelettique et titubait, un caillot de sang collait ses cheveux blancs sur la tempe gauche. D'immenses yeux, d'un bleu usé, lui mangeaient le visage.

- Qui es-tu étranger ? Es-tu de la cavalerie d'Alaric (17) ?
- Je suis Eduen et je me rends à l'oppidum d'Alpuna (18).
- Tu n'es donc pas un Goth ?
- Je ne suis pas un Goth et je n'en ai pas rencontré. Je viens de Vasio.
- Ils ont donc épargné Vasio ?
- La cité est en effervescence, ils sont tous très occupés à renforcer leurs remparts.
- Que Dieu les protège, c'est à Vasio que nous nous rendons. Carpentoracte a été prise et la colonie romaine d'Alpuna a été anéantie !

Pendant qu'ils parlaient, à demi rassurés, les autres, deux hommes et deux femmes relativement jeunes, étaient revenus et entouraient le vieillard.

Ils examinaient celui qu'ils considéraient comme un guerrier, donc à coup sûr un tueur, avec une curiosité mêlée d'angoisse. Rix remarqua qu'ils n'étaient pas armés, sales, sans bagages et probablement sans nourriture. Ils avaient dû s'enfuir précipitamment.

- Mon nom est Rix, dit-il en dégageant une épaule du chevreuil, tenez, voici de quoi reprendre des forces avant de rejoindre Vasio.
- Je me nomme Kasios, je suis un Cavare de la tribu des Meminis. Lui, dit-il, en désignant un homme grand, taillé en Hercule aux cheveux et à la barbe blonds, est, Gondioc le Burgonde, et lui, l'Alaman Vadomar. Ce dernier, svelte aussi brun que l'autre était blond, s'avança, la main sur le cœur, et inclina la tête. Voici Alypia et Baudilia, leurs familles, qui travaillaient dans des fermes romaines, ont été massacrées. Nous étions tous sur l'oppidum dans les parcs à bestiaux, c'est ce qui nous a sauvés.
- Les parcs à bestiaux ?

- Oui, nous élevons des porcs, des chèvres et des moutons et, chaque jour, nous devons les nourrir et leur donner à boire. Le point d'eau le plus proche se trouve au pied de la colline, c'est la source du sanctuaire d'Alpuna. Les deux femmes, aux crinières et aux yeux noirs de jais le dévisageaient avec angoisse. La plus jeune, Baudilia ne pouvait maîtriser le tremblement de ses mains. Elles avaient assisté, impuissantes, au carnage et une immense souffrance émanait de leurs visages aux traits tirés et livides.
- Ton allure, tes vêtements, ton torque en or et ton cheval sont ceux de quelqu'un d'important, es-tu en mission ? Quelle place occupes-tu au sein de ton peuple ? Interrogea le vieillard.
- Mon peuple, qui fut grand, soumis par les Romains, devint leur allié le plus fidèle. Je n'ai jamais accepté cette soumission, mon père était un chef sans pouvoir, un vergobret ⁽¹⁹⁾ déchu et humilié. Nous avons tout perdu, notre liberté et notre honneur. Le Rhin n'est plus une frontière infranchissable, les peuples de l'est ne cessent de le franchir par vagues successives. L'armée romaine n'existe plus. J'ai donc décidé de descendre vers le sud car je n'ai plus rien à défendre.
- Tu es donc un guerrier, tes connaissances pourraient nous être précieuses, car, depuis trois siècles, la *pax romana* nous a contraints à élever des cochons, cultiver du blé ou tailler des pierres ! Nous ne savons même pas tenir une arme, voilà pourquoi nous sommes des proies faciles ! Les Romains s'étant réservé le droit de chasse, nous serions incapables de traquer le moindre gibier. Sans armes nous sommes condamnés à être exterminés ou à mourir de faim !
- Je comprends tout à fait votre détresse, mais je ne suis pas venu pour me battre. Moi, avec mon cheval et mon loup, je vis de la chasse, de la cueillette et de la pêche...
- Que Dieu te protège, mais notre pays est à présent infesté de Goths, s'ils te rencontrent, ils te tueront !
- Ce moment là n'est pas encore venu ! reprenez des forces, mangez-donc ce quartier de chevreuil !
- Nous n'avons même pas de quoi allumer un feu pour faire cuire ta généreuse offrande, surenchérit Baudilia qui tremblait de tous ses membres.

L'Eduen rassembla rapidement des herbes et des branches secs et frotta sa pierre à feu. Tous, sauf le vieillard, à bout de forces, se précipitèrent pour alimenter le foyer naissant.

- Il n'y a donc plus de Romains à Alpuna ?
- Le village qui se trouve au pied de l'oppidum a été entièrement dévasté.
- Etes-vous les seuls survivants ?
- Je l'ignore, ceux qui ont été épargnés se sont enfuis ou réfugiés sur l'oppidum. Nous, nous avons décidé de rejoindre Vasio.
- Les Goths n'ont pas attaqué l'oppidum ?
- Non, il faut croire que le butin qu'ils ont fait en pillant les villae ⁽²⁰⁾ romaines leur a suffi. D'ailleurs, l'oppidum n'est occupé que par des Cavares, des Alamans, des Grecs et des Burgondes, peuples vaincus, anciens esclaves des Romains et donc dépourvus de tout. Quelques familles de Goths, dont nous

ignorons le nombre exact, se sont installées avec leurs chariots dans les villae qui n'ont pas été brûlées.

L'épaule de chevreuil commençait à rôtir en dégageant une odeur particulièrement appétissante. Affamés, ils attaquèrent avec avidité la viande à moitié cuite.

- Et l'armée ennemie ?
- Elle est partie aussi vite qu'elle est venue, fit Alypia la bouche pleine.
- Pas de faux espoir, répliqua le vieillard, l'armée d'Alaric occupe toute l'Espagne et la Gaule jusqu'à la Loire. En peu de temps, son père Euric s'est taillé un véritable empire dans lequel il installe son peuple.
- Etaient-ils nombreux ?
- Une cinquantaine de cavaliers seulement, les autres suivaient avec leurs chariots.
- Je ne pense pas qu'ils reviennent, estima Rix, c'est sans doute Vasio et Avenio qui les intéressent maintenant. Ils doivent être en train de réunir des forces plus importantes car cette cité est fortifiée, sa population est nombreuse et bénéficie d'un contingent de troupes romaines non négligeable.
- Mais alors, selon toi, il vaut mieux rester à Alpuna ?
- C'est en effet ce que je pense, répondit Rix en remontant à cheval, vous risquez fort de subir à nouveau à Vasio ce que vous venez de subir à Alpuna.
- Mais des Goths se sont installés chez nous, ils vont nous exterminer ! s'écria Baudilia, visiblement terrorisée.
- Je doute qu'ils vous exterminent. Soit, ils vous réduiront en esclavage, soit...
- Soit ? Interrogea Kasios.
- Soit, tout dépendra de vous, si vous êtes plus nombreux vous pourrez peut-être négocier une sorte de cohabitation car ils auront besoin de votre aide...
- On voit bien que tu ne les a pas vus à l'œuvre, reprit Baudilia avec violence, ils nous ont massacrés sans pitié, toutes les femmes capturées ont été violées plusieurs fois, tous les Romains ont été passés au fil de l'épée.
- J'ai servi dans la cavalerie romaine, nous défendions les limes du côté de Trèves, je sais ce que les Goths sont capables de faire. Mais en fait, c'est surtout aux Romains qu'ils en veulent. Leur seul but est d'anéantir l'empire d'Occident pour permettre à leur population de s'installer confortablement. Ils sont en train de gagner leur pari !
- Ne nous laisse pas, nous venons avec toi, s'écria Alypia, tu sais te battre et tu vois juste, nous ne voulons plus rejoindre Vasio, voilà deux hommes jeunes qui peuvent te seconder, veux-tu bien de nous ?
- Je te répète que je ne suis pas venu ici pour me battre et encore moins pour commander à un groupe armé, mais, si telle est votre décision, je ne m'oppose pas à ce que vous retourniez à Alpuna avec moi, vous m'indiquerez le chemin à suivre.

Rix aida le vieillard à monter sur le cheval, puis, suivant son conseil, s'engagea sur un étroit sentier qui descendait vers la plaine en longeant une barre rocheuse.

- Il est préférable de suivre le flanc des collines, nous éviterons ainsi la route Carpentoracte-Vasio que la cavalerie gothe pourrait bien emprunter, dit Vadomar en venant à la hauteur de l'Eduen. Jusqu'à Alpuna la forêt est dense et nous rendra invisibles. Au-dessus de cette falaise, poursuivit-il, se trouve l'oppidum antique du Clairier. Il est totalement déserté.
- Pour quelle raison ?
- Il a été maintes fois attaqué et incendié, les survivants se sont réfugiés à Alpuna ou à Vasio.

La nature, qui avait revêtu ses plus belles couleurs, les jaunes des saules et les rouges les plus vifs des merisiers se mariant harmonieusement à l'ocre des chênes, était un véritable reposoir. Des vols massifs d'étourneaux décrivaient, au-dessus des arbres, des volutes aux variations subites et apparemment aléatoires, des coucous faisaient entendre par intermittence leurs cris lointains, quelques chouettes, surprises, poussaient quelques hululements plaintifs.

